

Actualité

10e festival du cinéma de Brive, par Louis Séguin

02/04/2013



Le festival de Brive fêtait ses dix ans en ce mois d'avril 2013. Dix éditions pour un créneau très particulier, difficile à produire comme à diffuser : le moyen métrage. Mais l'ingratitude économique du format est compensée par sa vigueur esthétique, comme l'a encore prouvé ce nouveau cru. Retour sur un festival dans la force de l'âge. Cette année, la bande annonce du festival de Brive, diffusée avant chaque film en compétition, tenait à célébrer dignement les dix ans de l'événement. On pouvait y voir plusieurs réalisateurs qui ont fait la fierté du rassemblement brivois : Guillaume Brac, Vincent Dietschy, Shanti Masud, Yann Gonzalez, Justine Triet... des noms pas tous bien connus du grand public, mais largement reconnus dans les milieux cinéphiles. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de feuilleter le numéro d'avril des Cahiers du cinéma, consacré au jeune cinéma français. La majorité des cinéastes mis en avant dans ces pages est déjà passée par le festival de Brive. Car le moyen métrage, s'il est un format économique bâtard, est aussi

le lieu privilégié d'un cinéma inventif et prometteur. Moins formaté (précisément) que le court ou le long, il s'apparente à celui-ci dans son aboutissement, et conserve souvent le charme éphémère de celui-là. C'était pour lui faire honneur que Sébastien Bailly, cinéaste lui-même et sélectionneur du festival, a inauguré ces rencontres en 2003, avec Katell Quillévéré. Cette année encore, le public de Brive a pu découvrir ou retrouver de très beaux films aux intentions variées. Parmi eux, citons Pour la France de Shanti Masud, film rêve et nocturne en noir et blanc, suivant à la manière d'un conte les retrouvailles d'anciens amants, flanqués de compagnons furtifs. La comédie dansée de Yann Le Quellec, Je sens le beat qui monte en moi, était également en compétition et a obtenu le prix du public. Mais c'est un autre film, sorti de nulle part et réalisé par un nouveau venu dans le manège, qui a raflé la plupart des mises. Il a obtenu le prix Ciné + ainsi que le prix du jury de spectateurs, avant que le jury, présidé par le cinéaste Benoit Forgeard, lui attribue le Grand prix. Ce film, c'est Artémis, cœur d'artichaut d'Hubert Viel, qui devrait sortir en salles dans les mois à venir. Tourné en Super 8 et en noir et blanc, cette comédie se présente comme le portrait de la déesse antique incarnée en une étudiante en lettres modernes. Alors que l'on suit la jeune fille solitaire dans son effort pour se concocter une vie sociale, un narrateur/cinéaste (Hubert Viel) lui souffle parfois des indications pour la bonne poursuite du film. Loin de n'être que son dispositif un peu roublard et faussement je-m'en-foutiste, Artémis l'emporte au charme, grâce à une concordance parfaite et quasi miraculeuse de tous ses éléments, et en s'appuyant sur une générosité planquée du geste. Cette victoire n'est pas sans rappeler celle d'Un monde sans femmes de Guillaume Brac, grand gagnant de l'édition 2011. Première victoire qui allait en annoncer beaucoup d'autres, notamment celle de son heureuse sortie en salles. Souhaitons le même succès à Artémis. Enfin, il faut signaler la qualité de la rétrospective consacrée à Ernst Lubitsch. De très rares et/ou très beaux moyens métrages muets de la première période (allemande) du cinéaste étaient projetés. Parmi eux, citons Les Filles de Kohlhiessel, comédie de mariage campagnard, La Princesse aux huitres ou encore La Poupée, dont l'inventivité technique et comique n'a rien à envier à ses contemporains Linder, Chaplin ou Keaton. Dans ces deux derniers titres, l'on peut voir à l'œuvre Ossi Oswalda, actrice fétiche de Lubitsch à l'époque ; outre son talent, il faut noter qu'elle a prêté son visage à la très belle affiche du festival cette année. Louis Séguin

Commentaires

Ajoutez votre commentaire

Les champs suivis d'un (*) sont facultatifs.

Votre nom :

Site web :

(*)

Titre :

Votre message :